

Le pouvoir d'agir ensemble

Margalida Reus

Nous allons réfléchir sur le sens de ces trois mots : pouvoir, agir, ensemble.

J'aime le mot **pouvoir**, malgré le fait qu'il n'est pas très aimé dans les milieux alternatifs.

Mais peut-être je devrai d'abord spécifier de quoi je parle quand je dis « pouvoir ».

Le mot « pouvoir » vient de la racine latine « possum » qui a donné aussi « possibilité » et « impossibilité », « puissance » et « impuissance ».

Le mot pouvoir est pour moi surtout un verbe auxiliaire, il va rarement seul : Pouvoir agir, pouvoir faire, pouvoir construire, pouvoir dire, pouvoir créer, ...

Je ne peux imaginer rien de pire qu'une vie vécue sans pouvoir.

Peut-être j'y suis plus sensible parce que j'ai vécu une partie de ma jeunesse dans un pays dirigé par une dictature qui nous avait enlevé presque tout le pouvoir et nous avait condamné à l'impuissance ou à la révolte.

Je constate qu'aujourd'hui, ici, en France, mais c'est pareil et quelque fois pire dans d'autres pays, nous nous trouvons dans des démocraties que de fait me rappellent souvent la dictature, puisqu'elles amènent les citoyens à se sentir impuissants ou révoltés, plutôt que libres d'agir et de créer.

Nous sommes dans un contexte socio-politique où tout est fait pour nous amener à croire que nous ne pouvons « que » accepter ce qui est : un modèle social qui a perdu le sens de l'humain, dont le but n'est pas le bien commun mais le bien de quelques-uns ; un modèle social qui ne cherche pas à élever l'être humain mais qui le voit comme un objet de consommation ou de production ; qui ne cherche pas à faire naître des hommes et des femmes libres et confiants mais soumis et peureux, manipulables, avec des vies rétrécies dans leur rôles de consommateurs et de producteurs.

Nous sommes dans un monde où une nouvelle forme de féodalisme s'est installée : à la place des nobles et des serfs d'avant, nous avons maintenant les multinationales qui deviennent de plus en plus monstrueuses, qui mettent le gouvernement à leur service, nous avons la dette aux grandes banques et tous les sacrifices qu'on nous demande pour la payer, de forme que jamais les grandes banques avaient été aussi riches, grâce à l'appauvrissement progressif de l'ensemble de la population ; nous avons la perte progressive de tous nos acquis après plus de cent ans de lutte et nous nous retrouvons maintenant avec les mains presque vides.

Nous ne sommes plus dans une société qui peut donner une place à chacun : au contraire, nous sommes maintenant dans un système social et économique qui, pour pouvoir se maintenir, a besoin de l'exclusion d'une bonne partie de la population.

Quel pouvoir avons-nous dans ce monde qui est le nôtre ? Avons-nous un **pouvoir** ?

J'en vois plusieurs:

- Le premier pouvoir que nous avons c'est celui de **penser**, de réfléchir, d'analyser. Même si beaucoup de choses sont faites pour nous amener à penser dans une certaine direction, nous avons quand même des marges de manœuvres importants pour pouvoir nous informer, pour pouvoir mener une réflexion propre, pour regarder avec un certain recul, pour tirer des leçons de ce qui se passe et voir si cela correspond à ce que nous voulons vivre. Nous avons le pouvoir de ne pas croire ce qu'on nous dit sans l'avoir analysé avant. Ce pouvoir est vraiment important, et c'est aussi un devoir. Je crois que ce sont les hindous qui disent que le plus grand péché de l'homme c'est l'ignorance. Si je reviens au temps de la dictature en Espagne, je peux dire qu'il était à la base de tout : la résistance commençait par la pensée, par l'analyse, par la réflexion. Notre premier acte de liberté était déjà de penser autrement. Nous avons dû aiguïser notre sens critique, chercher et créer d'autres sources de réflexion, discuter ensemble... pour nous mettre en route après.

- Le deuxième c'est celui de **ne pas être complices**, le pouvoir de ne pas adhérer, de ne pas collaborer. Aucun système ne peut se maintenir à long terme sans la complicité ou l'adhésion de la population (*image des mains qui soutiennent un mur*) Si, consciemment, je décide de ne pas être complice, de retirer mon adhésion, même si je ne peux encore changer grand-chose à ma vie, un pas essentiel est fait. Il y avait un petit livre qui circulait pendant ma jeunesse, écrit par un écrivain catalan. C'était un court roman qui racontait que dans une grande dictature, très puissante et bien construite, un jour la population a décidé de ne pas sortir dans la rue. Tout le monde est resté chez soi, tranquillement, sans rien dire, sans manifester, mais sans collaborer. Et tout s'est arrêté. Au bout de quelques jours, la grande dictature s'est écroulée. Malheureusement, nous n'avons pas réussi à faire cela en Espagne, mais ce texte nous a aidés à bien comprendre ce qui était la non-adhésion.

En retirant mes mains du mur de la complicité, je me place ailleurs, je m'ouvre à autre chose, je fais déjà un pas vers le changement. Et peu à peu mes mains vont trouver le nouveau mur que je veux vraiment soutenir.

- Ce qui nous amène au troisième pouvoir que nous avons : commencer à **créer le nouveau**.

C'est Einstein qui disait : « Les problèmes auxquels nous sommes confrontés ne peuvent être résolus par les niveaux de pensée qui les ont générés »

Alors il nous faut créer d'autres niveaux de pensée qui nous amèneront à la résolution du problème.

Mais il nous faut d'abord nous réapproprier le pouvoir et nous faire confiance, faire confiance à notre capacité de changer les choses.

Revenant encore une fois à mon temps de lutte contre la dictature, je croyais que pour que les choses changent, nous devons changer tout le système politique. Nous devons faire tomber la dictature et les choses

changerait après. La dictature est tombée et les choses ont changé un peu, c'est vrai, nous avons pu voter pour la première fois, j'ai pu inscrire sur ma carte d'identité mon prénom Margalida (en catalan) et non pas Margarita (en l'espagnol obligatoire), comme avant ... mais le changement était très superficiel parce que, selon l'énoncé d'Einstein, nous étions toujours sur « un même niveau de pensée », nous n'avons pas changé de niveau.

C'est pour quoi, sans nier la nécessité de la lutte et de la militance politique, pour moi maintenant ce qui compte ce sont les actes de changement que nous posons au quotidien et qui naissent d'un changement de niveau de pensée.

Le fondateur de l'Arche, Lanza del Vasto, disait : « Or la plus haute spéculation autour de la Vérité absolue ne vaut pas le moindre pas réel, d'un homme réel, s'avançant dans la réalité, car la spéculation n'est que jeu et figures tandis que le pas est vrai ».

Et puisqu'on parle de poser un pas réel dans la réalité, Nous passons donc au deuxième mot de l'intitulé, **Agir**.

Pour nous, gents de l'Arche, la pensée et l'acte sont liés. C'est ce qui s'appelle « cohérence ». La cohérence est le lien entre la pensée, la parole et l'acte que je pose. Je pense, je dis, donc j'agis en conséquence, ou au moins, j'essaye.

Je crois qu'une des grandes souffrances de l'être humain aujourd'hui c'est la difficulté à vivre en cohérence. Sans cohérence, la vie perd son sens.

Dans mon cas, c'est la souffrance due au manque de cohérence dans ma vie qui m'a amenée à chercher une autre chose, à me mettre en route vers le changement.

C'est beau de penser, c'est beau de dire, mais c'est l'acte qui nous fait avancer.

Le piège c'est de penser que les uniques actes vraiment efficaces sont les « grands actes », comme la révolution, par exemple, la lutte contre le capitalisme et le libéralisme à travers des actes radicaux et héroïques.

Mais, sans nier l'importance de ces actes-là ainsi que la valeur de ceux et celles qui les posent, en vérité le grand changement vient des petits actes que nous posons dans notre quotidien.

C'est Gandhi qui disait :

"Soyez le changement que vous voulez voir dans ce monde ».

C'est ça qui me plaît tellement de la non-violence : je n'attends pas que les choses changent pour changer ma façon de vivre, je me mets en route tout de suite. Si je ne peux pas changer ma vie à l'extérieur, si je dois conserver mon travail, par ex, même si je ne l'aime pas, je peux changer ma façon de le vivre, je peux changer au moins mon attitude intérieure face à lui. Je peux choisir de le vivre comme un service, comme un don de moi-même, comme une façon de faire grandir la bonté dans le monde.

Je peux « agir autrement » même si extérieurement on pourrait croire que rien n'a changé.

Je peux agir humblement, sans désir de toute-puissance, sans désir de pouvoir sur les autres, sans désir de gloire.

Je peux faire le bien. Agir pour le bien. Faire grandir la bonté à l'intérieur de moi et dans le monde.

Le mot « bonté » n'est pas tellement à la mode, mais pour moi, il est essentiel.

Agir par bonté, poser des actes de bonté, c'est extrêmement dynamique et fécond. Ce sont des actes de combat. Ces avec ces actes-là que nous nous transformons et que nous transformons le monde de manière profonde, ces avec ces actes-là que nous changeons le niveau de pensée. Quand je pose un acte de bonté, de générosité, je reviens au sens de l'humain, et je dis non à ce système qui veut me déshumaniser. Si on reste dans la notion de combat, mon acte de bonté est comme un boulet lancé contre le mur, mon acte de bonté fissure le mur. Si on reste à niveau personnel, quand je m'ouvre à la bonté, à la générosité, je me construis, je développe mon humanité, je grandis.

Un petit pas après l'autre, un petit acte après l'autre et un jour, quand nous regardons en arrière, nous nous apercevons que nous avons beaucoup marché

et que le chemin était beau : « *Caminante no hay camino se hace el camino al andar* » (*Pèlerin, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant*)

Et nous arrivons au troisième mot, **ensemble**.

Ce mot, ensemble, c'est déjà une réponse à beaucoup de mal être d'aujourd'hui.

Nous sommes dans une société qui pendant ces dernières décennies a valorisé l'individualisme comme fondement du système social. Je dis bien l'individualisme, non pas l'individu, qui, lui, se retrouve de plus en plus perdant.

Tous les liens sociaux ont été fragilisés. L'autre n'est plus considérée comme un frère ou sœur en humanité, mais comme un concurrent, souvent comme un ennemi, beaucoup comme un empêchement. Je crois que c'est Sartre qui a le mieux exprimé cela avec cette phrase terrible : « l'enfer, c'est les autres ».

Nous nous sommes habitués à poser un regard soupçonneux sur les autres. Ou bien dévalorisant, quelque fois méprisant. Très souvent aussi nous en avons peur, nous avons peur des autres. Nous n'avancions pas ensemble mais chacun de son côté, chacun seul ou isolé, sans notion de bien commun mais chacun pour soi. La vie est devenue de plus en plus dure, pas seulement à niveau économique, mais aussi à niveau relationnel. Dans les médias on voit rarement de choses positives, tout est difficile et dangereux.

Et dans ce monde-là, on s'étonne quand la violence devient quotidienne : quand les instituteurs ou les médecins se font agresser, quand très peu de personnes interviennent quand elles sont témoins d'actes de violence, quand une partie de la jeunesse dit « qu'elle a la haine » et que très peu réagissent pour savoir pourquoi.

La situation est complexe et je ne prétends pas pouvoir ni savoir tout analyser.

Mais ce qui me semble évident c'est que si nous ne changeons pas le regard que nous avons sur les autres, sur nos frères et sœurs en humanité, nous allons nous détruire. Parce que l'être humain n'est pas fait pour vivre coupé des

autres, nous ne pouvons avancer ni nous sauver qu'en décidant de le faire ensemble.

Ensemble veut dire se sentir concernés.

Ensemble veut dire que je marche avec mes semblables, parce que nous sommes tous des maillons dans la même chaîne humaine.

Ensemble veut dire « être avec ». Cet « être avec » qui se retrouve dans le mot compassion, qui veut dire être avec ceux qui souffrent ; ou dans le mot consolation (qui vient du latin *consolare*) qui veut dire être avec ceux qui sont seuls.

A niveau spirituel, l'être avec c'est la présence continue du Vivant, du Divin, dans notre vie, qui nous dit que nous ne sommes pas seuls. C'est cet élan de vie qui nous habite. S'ouvrir à cette vie, s'ouvrir à la circulation de l'amour, se sentir relié.

Prendre conscience que nous sommes avec, que nous sommes un, un avec les autres et avec le Tout Autre, ainsi qu'avec la création entière.

Etre avec c'est le contraire d'être « contre ». Je suis avec les autres dans ma lutte contre ce qui détruit le monde. Je ne suis pas contre les autres. Il ne faut pas se tromper d'ennemi.

Nous sommes appelés à développer ce qui a de mieux à l'intérieur de nous pour le mettre au service de l'ensemble.

Nous sommes appelés à développer notre bienveillance, envers nous-mêmes et envers les autres, avoir un a priori de bienveillance. La bienveillance c'est comme l'eau qui arrose une plante desséchée : quand je regarde l'autre avec bienveillance, je lui donne la force de développer ce qui il a de meilleur en lui ou en elle, je l'aide à développer le fruit qu'il porte, ce fruit nécessaire à l'ensemble. Quand je me regarde avec bienveillance, j'apprends à accepter mes limites et à m'accepter tel ou telle que je suis.

Nous sommes appelés à développer la confiance, envers nous-mêmes et envers les autres, où simplement à les regarder avec moins de méfiance.

Parce que nous cherchons tous la même chose : nous cherchons à aimer et à être aimés, nous cherchons un peu de bonheur, nous cherchons à rendre le monde un peu plus beau et un peu plus juste.

Reprenons maintenant les trois mots : **Le pouvoir d'agir ensemble**

Ces trois mots ouvrent l'espace à la créativité, au nouveau.

Notre monde n'a pas été créé une fois pour toutes, notre monde est évolution permanente et nous faisons partie de cette évolution.

Selon la tradition judéo-chrétienne, Dieu a créé le monde en 6 jours et le septième il s'est retiré, laissant la place à l'être humain pour continuer l'œuvre de création.

On pourrait dire que nous n'avons pas tellement bien réussi...

Mais la balle est encore et maintenant dans notre camp. Nous sommes tous des co-créateurs.

Tous nos actes ont une conséquence, une influence sur notre entourage. Tous nos actes créent le monde. C'est important de comprendre bien cela : tous mes actes ont une influence, je ne suis pas donc impuissant parce que même sans le vouloir, j'ai une influence sur ce et ceux et celles qui m'entourent. Les actes que je pose créent le monde.

Nous avons le pouvoir d'agir ensemble, nous sommes appelés à agir ensemble.

Pourquoi ?

Parce que nous sommes ici, sur cette terre, pour quelque chose. Nous ne sommes pas ici pour rien, pour perdre notre vie et notre temps, dans un non-sens.

Nous sommes responsables.

Nous sommes responsables d'abord de notre propre vie, de ce que nous en faisons. Nous sommes responsables de notre chemin de croissance, d'apprendre à tirer des leçons de ce qui nous arrive.

Nous ne sommes pas responsables de ce qu'on nous a fait, des souffrances vécues étant enfant ; peut-être nous ne sommes pas non plus responsables des souffrances vécues en étant adulte...

mais nous sommes responsables de ce que nous en faisons.

Qu'est-ce que je fais de ce qu'on m'a fait ?

Est-ce que je peux le vivre en restant ouvert, en apprenant quelque chose qui me fera grandir, en tirant des leçons de cette expérience, en acceptant mes erreurs ?

Ou bien est-ce que je me recroqueville sur ma souffrance, que je me sens comme une victime et me coupe ainsi des autres ? Souvent nous réagissons comme ça, en tout cas dans un premier temps, c'est tout à fait normal. La souffrance enferme. Le tout c'est de ne pas rester enfermés toute notre vie. Si nous sommes dans cet enfermement (et là, oui, je dirai enfer-enfermement, l'enfer c'est l'enfermement, ce ne sont pas les autres !), ayons la force et l'humilité de demander de l'aide et de nous mettre au travail pour en sortir.

C'est le chemin de notre vie : marcher, tomber, rester par terre un moment, se relever doucement et reprendre la marche. Cette marche n'est pas stérile, elle est féconde, elle est belle parce qu'en marchant, sous nos pas se révèle un chemin de lumière.

La non-violence nous dit que la transformation du monde ne peut pas se faire sans la transformation personnelle.

Agir ensemble demande un travail d'acceptation de cette transformation, une acceptation de l'écoute de l'autre, une acceptation de ma remise en question.

L'agir ensemble demande de l'humilité, sortir de la toute-puissance, reconnaître ses erreurs et accepter les erreurs des autres.

Cela demande aussi une conscience aigüe de « l'être avec », de solidarité avec les autres, de grandir dans la bienveillance et dans la confiance.

Nous ne sommes pas parfaits, heureusement !

Nous avons tous nos failles, nos défauts, nos faiblesses, nous peurs, nos vanités, nos égoïsmes, nos désirs de pouvoir sur l'autre... Nous sommes très imparfaits.

Et c'est dans cette imperfection que la Vie qui nous habite se déploie. C'est dans cette imperfection que nous portons les germes du changement, les germes du nouveau. Nous sommes ombre et lumière, nous sommes des humains, nous portons des trésors.

Chaque génération peut faire face aux difficultés de son époque.

Nous nous disons souvent que notre époque est la pire et cela nous décourage à l'avance.

Oui, c'est vrai, notre époque a des problèmes très différents et beaucoup plus complexes que ceux des autres époques, mais je ne sais pas si c'est la pire.

Rappelons-nous d'où nous venons : il n'y a que quelques siècles que nous sommes sortis du féodalisme et du pouvoir absolu, encore moins que l'esclavage a été aboli, encore moins que les femmes ont des droits et peuvent voter, que les enfants ont aussi des droits, petit à petit on sort de la torture et de la peine de mort un peu partout, petit à petit la conscience écologique se généralise, ...

Malgré tout, nous avançons. Malgré le fait que nous sommes confrontés à ce monstre dévorant et destructeur qui est le libéralisme, nous avançons parce que nous avons la capacité d'avancer.

Et nous avançons aussi grâce au travail fait par les générations qui nous ont précédées, par la lutte des hommes et des femmes qui se sont mis au service de leur temps et qui, par leur combat, ont changé les choses.

Nous sommes tous dans la même chaîne humaine, nous recevons les fruits du combat des générations précédentes et nous transmettrons nos fruits aux générations à venir.

Chacun doit faire sa part, même si elle est toute petite comme le colibri de l'histoire, qui portait sa petite goutte d'eau pour éteindre le grand feu de la forêt : il faisait sa part.

Et nous sommes responsables de notre part.

Pour la faire, on ne nous demande pas d'être des super-hommes ou des super-femmes, d'être des « héros »,

Ni d'être des super-intelligents, des super-intellectuels, des super-forts.

Non, *notre part c'est de mettre à l'œuvre la vérité qui nous habite*, chacun à sa façon, chacun selon sa propre identité, son propre désir,

Mais chacun habité par la certitude qu'il n'est pas seul/seule, chacun habité par la certitude que nous avançons ensemble, que chacun de nous, par son action dans le monde, est une facette magnifique d'un magnifique diamant et pour être vraiment beau, le diamant a besoin de toutes les facettes.

Pour ma part, je suis dans la joie et dans la gratitude pour tout ce qui nous est donnée.

Je refuse de me faire mener par la peur, cette peur de l'avenir qui soumet mieux que n'importe quelle dictature, qui fait de nous des vaincus à l'avance.

Je vois tous les jours des hommes et des femmes, des jeunes et de moins jeunes, qui ouvrent pour le bien commun, qui œuvrent pour l'ensemble et qui sont heureux de le faire. Je suis pleine d'espoir, malgré la difficulté de la tâche, malgré la souffrance, malgré la peur, parce que je vois de plus en plus des personnes qui prennent conscience, qui arrêtent d'être complices, et qui se mettent à l'œuvre. Il y a en ce moment par tout dans le monde une grande créativité.

Et je n'essaye pas de contrôler le résultat.

Oui, c'est quelque chose que j'ai appris dans ma vie communautaire : je dois faire ma part mais le résultat ne m'appartient pas.

Mes yeux ne sont pas fixés sur le résultat, mes yeux regardent le pas de vérité et d'amour que je pose aujourd'hui.

Pas à pas, tous les jours un pas, ensemble. Le résultat ne nous appartient pas.

Mais nous pouvons sentir que nous sommes dans le bon chemin quand la joie nous habite.

C'est ce qui nous disait un prêtre orthodoxe au début de notre communauté :

Le signe, c'est la joie !

Il nous disait aussi : un saint triste c'est un triste saint.

Et quand nous nous mettons au service, quand nous acceptons de faire notre part et que nous regardons les autres comme compagnons de route, nous sommes habités par la joie parce que nous touchons au sens de la vie.

Quand nous reconnaissons qu'au fond de nous il y a les germes du nouveau, que nous sommes tous habités par cette force de transformation, de vérité et d'amour, alors la vie devient vraiment vivante, pleine, la vie prend tout son sens et je suis dans la joie malgré cette époque difficile et chargée de souffrance.

Nous avons le pouvoir d'agir ensemble et de le faire dans la joie !

Alors, que le travail pour la Beauté du monde continue et que nous sachions faire notre part !